Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)

ABONNEMENT
Annuel . . . . 20,00 NF
Semestriel . . . 10,40 NF

ESPOIR

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 4 — 28 Janvier 1962 — Prix : 0,40 NF

editorial

Il y a vingt-trois ans

L'EXODE

CETTE fin de janvier et ce début de février nous rappellent, encore une fois, des souvenirs cruels. Il y a vingt-trois ans, un demi-million d'antifascistes espagnols franchirent la frontière des Pyrénées. Parmi eux, on pouvait compter par centaines de milliers les hommes et les femmes de la C.N.T.-F.A.I.

La révolution espagnole avait été vaincue par la conjuration du capitalisme international, et ses forces, en déroute, demandaient l'hospitalité de la France.

Elle fut bien morose, cette hospitalité, il faut bien le reconnaître ! Les camps de concentration s'ouvrirent pour ces hommes et leurs familles. On séparait les femmes et les enfants de leurs maris et de leurs parents, et on distribua, fort généreusement, la coupe du sel et du vinaigre de la crucifixion parmi cette armée vaincue et douloureuse.

Pour le capitalisme, c'était la panique. Pensez donc ! Ceux qui avaient mis à feu et à sang les propriétés espagnoles, qui avaient exproprié, collectivisé, socialisé l'Espagne républicaine, entraient en France. Il fallait à tout prix les enfermer.

Le gouvernement de l'époque, qui, comme il se doit, était un gouvernement radical avec des tuteurs socialistes, fit tout son possible pour rassurer les bien-pensants. Les espagnols furent bien parqués, bien gardés par des gendarmes et des sénégalais, avec de bons fils barbélés. En plein mois de février, particulièrement froid cette année-là, on les entassa au bord de la mer, sans aucun baraquement, sur le sable, balayé par un vent glacial. Combien furent-ils à en mourir ? Peu importe ! Pour les « bien pensants » d'alors, ils auraient bien pu tous y rester.

Notre bon peuple français n'en aurait pas été pour autant très ému. Certains ouvriers regardaient cette masse en chômage forcé d'un assez mauvais œil. Voilà encore de la concurrence à bas prix, pensaient-ils. Elle le fut, en effet, mais encadrée par le gouvernement dans des Compagnies de Travailleurs. Travailleurs sans salaires, comme les anciens esclaves, et qui furent bientôt affectés à des travaux de fortifications. La guerre, malgré les concessions et les lâchetés de Munich, approchait.

Il y eut un élan de solidarité spontané et chaleureux, évidemment, de la part des véritables antifascistes, qui savaient que cet échec et cette tragédie ne faisait que précéder de très peu ce qui attendait la France, le monde entier. Mais ce mouvement de sympathie pouvait peu en face de l'extension de l'exode et des dispositions officielles.

Vous direz : Tout cela, c'est le passé. Un passé déjà lointain.

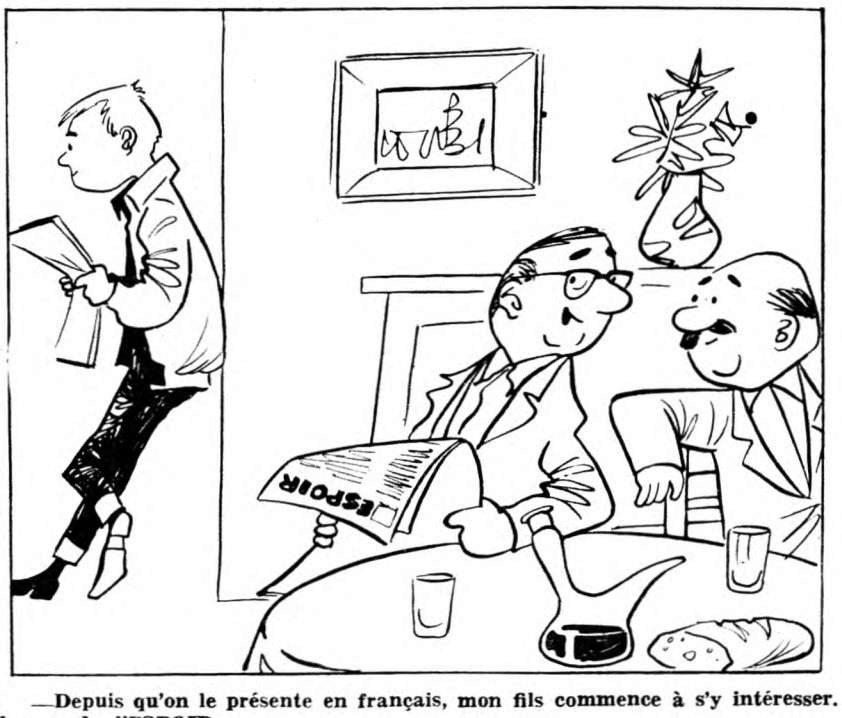
Pas si lointain pourtant, puisque les survivants, les rescapés des camps de France et d'Allemagne, ceux qui ne laissèrent pas leur vie ici ou là, sont encore présents. Et les franquistes, ceux qui abattirent et chassèrent la révolution vaincue — la révolution qui n'éclata que comme réponse à un putsch victorieux qui s'était développé dans certaines contrées de l'Espagne — sont toujours là, survivant à l'écrasement de leurs alliés d'alors : le fascisme italien et le nazisme allemand.

Nous aussi nous sommes toujours là et nous voyons venir sur la France les mêmes maux qui accablèrent un jour nos camarades espagnols.

Vingt-trois ans ont passé. Mais les mêmes hommes, les mêmes problèmes, les mêmes dangers sont là.

L'éxode de 1939, précéda de quelques mois Dantzig et l'invasion de la Belgique, de la Hollande et de la France par les armées du Troisième Reich. Aujourd'hui, comme hier, les mêmes intérêts sont en jeu et on poursuit inlassablement le même but : étouffer, détruire l'esprit de liberté, empêcher la marche du prolétariat vers son émancipation, vers la transformation de la Société.

Puissent les souvenirs que ce triste anniversaire fait naître dans nos esprits, nous servir d'avertissement et d'exemple. L'histoire peut fort bien se répéter.



—Depuis qu'on le présente en français, mon fils commence à s'y intéresser. Il y a de l'ESPOIR.

EN ESPAGNE

L'EAU AEMRE

Elle s'appelait Josepha Jimenez Arias. Son nom est aujourd'hui inscrit sur une petite croix de bois. Pénétrez dans le cimetière de Pinos-Puente, une bourgade située à seize kilomètres de Grenade. Trois minables enfants sanglotent sur la tombe de leur mère. Le pays est un enchantement : les touristes venus du nord s'y rassasient de beauté, de chère succulente, de vins exquis. Cette année encore, avant que ne soit plantée une croix de plus au champ de repos de Pinos-Puente, des multitudes se doraient l'épiderme sur la Costa Brava. La mer, le soleil, la végétation surprenante, tout est source de vie et de santé. On aurait tort, pense-t-on, de mépriser les bienfaits de la nature, de renoncer à de merveilleuses vacances, surtout quand on sait le coût dérisoire de la vie et l'attrait de l'Andalousie.

Josepha est morte parce qu'elle n'avait pas d'eau pour désaltérer ses enfants. La soif est un besoin exigeant. Et aussi se laver, nettoyer la maison. Pour ces derniers soins, l'eau des ruisseaux qui traversent le village est bien suffisante, à condition que le Genil, le Valillos et le Cubillos ne soient pas à sec. De jolis noms, n'est-ce pas ? Mais l'eau de ces torrents est empoisonnée. Chacun sait ici qu'il est dangereux de la boire. Josepha le savait bien, et toutes les femmes de Pinos-Puente. C'est pourquoi elles ont obtenu de la municipalité qu'un camion-citerne vienne chaque jour livrer sa cargaison d'eau pure.

Josepha est morte à cause du camion. Il faut dire qu'elles sont chaque matin des centaines à guetter l'arrivée du véhicule, puis à se bousculer quand il est là. Personne n'a jamais songé à organiser la distribution. Et trois mille litres d'eau pour une population de cinq mille âmes, vous en conviendrez, c'est un peu insuffisant. D'où cette corrida journalière, les cruches brisées, les vociférations stridentes, les cheveux arrachés, et l'autre jour Josepha poussée sous les roues du camion.

Elle avait absolument besoin de sa ration d'eau. Trois petits enfants tiraient la langue. La cruche était vide. Josepha s'est donc levée tôt. Elle s'est placée au premier rang, pour être sûre de ne pas repartir bredouille. Prise dans la cohue, elle a été happée par le camion. Une maman est morte, sa cruche entre les bras.

La foule des miséreux de Pinos-Puente a porté au cimetière les restes de Josepha. Le prêtre a récité ses litanies. Il a béni le coin de terre où viendront s'agenouiller un père éploré et trois orphelins en haillons. Les enfants boiront l'eau du torrent. Le père ira étancher sa soif dans les tavernes. Car dans les nombreux débits de boissons, le vin coule à flot. Il ne coûte guère plus cher que l'eau et bien moins que le lait. Et encore, ce dernier n'est pas sain : dans la région, les troupeaux sont infectés de tuberculose et risquent de transmettre la fièvre de Malte.

Les enfants de Josepha ne sont pas très conscients de leur malheur. Il n'est point d'école pour apprendre à lire aux pauvres. Et pourquoi imprimerait-on des livres pour une populace ignare et illettrée ? Le problème est simplifié quand on n'a pas besoin d'instituteurs. L'Etat économise sur le budget de l'instruction publique. Il fait recette sur la vente de l'eau et du lait.

Il n'y a pas de librairies à Pinos-Puente. Il n'y a pas de canalisation pour l'eau potable. Par contre, il s'y trouve bon nombre d'estaminets, boîtes à oubli, et un cimetière où finissent les misères et où vont prier en pleurant les trois enfants de Josepha, morte à 33 ans pour un peu d'eau dont elle voulait remplir sa cruche

N. MARTIN.

Dans le meilleur des Mondes

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

LAMARTINE, LE CLOCHARD, MEURT DE FROID A COURBEVOIE

A Courbevoie, un clochard est mort de froid : Roland Lamartine, 58 ans. On a découvert son cadavre, hier matin, à 10 h. 30, dans une camionnette en stationnement, 2, rue de l'Industrie.

Les journalistes du Centre d'action de la Presse :

« NOUS NE COLLABORERONS PAS AVEC UN REGIMEN FASCISTE ».

Des journalistes de toutes tendance, représentant à Paris la quasi-totalité des agences et de la presse écrite, parlée et télévisée, font connaître que face aux menaces, aux exactions et aux crimes commis par des individus et des groupements fascistes, dont l'O.A.S. est aujourd'hui le plus spectaculaire, ils se sont constitués en Centre d'action prêt à briser par tous les moyens, à l'intérieur de chaque entreprise et en accord avec l'ensemble des travailleurs de la presse, les tentatives factieuses contre la liberté et l'ordre républicain.

A cet effet, le Centre considère que l'une de ses premières táches est de faire obstacle au soutien conscient et inconscient que certains organes de presse apportent en fait à l'O.A.S., en rapportant complaisamment ses mots d'ordre. Les journalistes du Centre de liaison et d'action de la presse considèrent, quant à eux, que l'instauration en France d'un régime de type fasciste rendrait impossible le libre exercice de leur profession ; ils tiennent à affirmer dès aujourd'hui qu'aucun d'entre eux n'acceptera d'apporter sa collaboration à une entreprise de presse, de radio ou de télévision dont l'activité s'exercerait sous le contrôle d'un pouvoir ayant supprimé les libertés démocratiques traditionnelles.

Voilà qui est bien... Que diront-ils les journalistes espagnols ?

LE FILS DU BEDEAU (16 MOIS) SE NOIE DANS LES FONTS BAPTISMAUX

Greentown, 6 janvier (A.P.). — Seul, ayant réussi à échapper à la surveillance maternelle, un bébé de 16 mois, encore mal assuré sur ses jambes, errait dans la petite église de Greentown (Grande-Bretagne) dont son père, bedeau, assume l'entretien.

Arrivé près des fonts baptismaux, posés presque au ras du sol, le petit Bradley trébucha. On l'a retrouvé, noyé, dans l'eau bénite.

Sans aucun doute, à ce moment-là, le bon Dieu était distrait.

REPORTAGES

X - CHINA, *hoy*

Por Víctor GARCIA

Respondiendo a mi pregunta, se me precisa que el racionamiento de la ropa en el país lo motivó el aumento del poder adquisitivo del chino, que rebasa el auge de producción.

El objetivo es cubrir las necesidades de toda la población y poder diversificar la producción que, actualmente, y por bastante tiempo aún, está unificada y dedicada exclusivamente a la confección de la tela azul que tan repetidamente hiere la retina del visitante.

En el interior de la fábrica, existen guarderias infantiles donde los niños reciben toda clase de cuidados. La madre china ha sido siempre una madre amorosa y devota de sus pequeños. Había que garantizarle el mejor cuidado a sus hijos para que los confiara a terceros. Lo que interesa al régimen es aprovechar al máximo el esfuerzo humano y el de la madre igual que el de los demás. Para ello, la guardería ofrece una solución ideal, como la ofrecen los comedores comunales, las lavanderías y los dormitorios colectivos.

En la fábrica y en lugar bien visible, hay un periódico mural donde se exhiben las fotografías de los obreros modelos. El obrero número uno de China, el Stahanovitch de Oriente, es una muchacha de 19 años y trabaja en la Fábrica número dos, precisamente.

EL ARTESANADO

Donde veo dificil el sistema de comunidad, es en el artesanado. La que agrupa a los tallistas de marfil cerca de Chien Men, por ejemplo, presenta las siguientes caracteristicas: 159 trabajadores transforman el marfil del colmillo del elefante en estas bellezas artísticas que tan codiciadas son por los amantes del arte oriental. Hay trabajos que reclaman un año de atención y esmero y ello dificulta aún más el poder justipreciar el valor que el artesano acredita. La explicación que el empleado cicerone da, a medida que recorremos las dependencias, es de que se ha logrado dividir el trabajo de manera que los obreros se han especializado en diferentes temas, a fin de acelerar el ritmo de la producción. Señalo que al tallista lo considero un artista y que es un atentado a la libre expansión del arte el limitar las actividades del escultor de marfil a un solo tema. El aumento de producción debe tener un límite desde el momento que nos topamos frente al artista. Los productos de jade y de marfil son adquiridos en el Occidente por el valor artístico que encierran y, más que el valor de la materia prima que representa el marfil o el jade, lo que el coleccionista paga es el arte y la inspiración del artista que ha transformado el colmillo y la piedra amorfa.

El empleado argumenta en el sentido que no ha habido cortapisas contra el artesano y que en arte tanto se cotiza la inspiración como la técnica y ésta, de ello está seguro, ha salido beneficiada con la nueva norma.

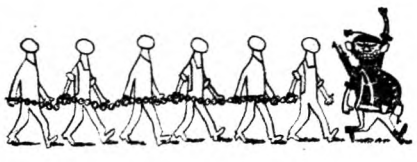
***

Antes de abandonar Peking, quedaba por conocer la fase agrícola y la universitaria. La primera pudo realizarse, pero no así la segunda. Cada vez que me despedía de Mei le preguntaba: «¿Podremos visitar la Universidad mañana?». Al día siguiente Mei argüía que el rector no lo había considerado prudente. Otro día era que nadie había atendido a la llamada telefónica. Dos veces ocurrieron exámenes que no podíamos interrumpir, hasta que llegó el día en que tuve que marcharme de Peking sin haber conseguido entrevistar a los profesores y al estudiantado. Mei se ofende cuando le pregunto si es una medida para evitarme el encuentro con algún «yu» (derechista) aún no depurado como el pobre estudiante que en el tren de Peking le mandaban a Shensi. Insiste en convencerme que he llegado en la época de gran ajetreo de examen y que no pueden distraer la atención de los profesores y los estudiantes.

LA COOPERATIVA «HOPING»

En cambio, concertar la visita a una cooperativa agrícola fué cosa fácil. Fué el único día que Mei fué feliz conmigo. La cooperativa «Hoping» (Paz) se halla fuera de los lineas de autobuses que sirven los aledaños pekineses y muy lejos para acudir a los servicios del «ricksaw». Hubo que conseguir un taxi. Como siempre, éramos esperados y fué el propio presidente de la entidad el que vino a recibirnos y nos introdujo en la sala de recepción, donde tomé el té de rigor, siempre bajo la protección de los retratos de Mao Tsé Tung, Liu Sha Chi, Chu Teh, Lenin, Marx y Stalin.

La cooperativa, en fase muy avanzada y a punto de formar la comunidad con otras cooperativas circundantes, era el resultado de la fusión de dos «grupos de ayuda mútua» que habían decidido unirse en 1952. La primera fase cooperativista fué la llamada «ciclo inferior», en el que hay muchos atisbos *individualistas* todavía. Empezaron con 18 familias que fueron aumentando cada año a medida que los «individualistas» de la vecindad se convencian de las ventajas colectivistas. En 1954 ya eran 442 familias, las cuales, con siete cooperativas más, pasan a formar la «Hoping» integrada por 1.341 familias. Mientras, la fase evoluciona hacia el «ciclo superior» y en 1956 el número de familias llega a 2.460. El presidente, a mi pregunta, señala que aún existen 15 familias, dentro del área en que trabaja la cooperativa, que prefieren continuar con su individualismo, pero que irremisiblemente tendrán que sumarse al movimiento comunitario en breve.



DESDE EE. UU.

AL SALIR AÑO VIEJO Y ENTRAR EL NUEVO

Es costumbre en este pas adoptar distintas, variadas resoluciones. Estas variaciones casi llegan a lo que pudiera llamarse figuradamente el infinito. Así que según deseos, aspiraciones, ambiciones y toda otra clase de sentimientos humanos, así son de distintas las resoluciones tomadas.

Sin embargo, hay un sector en la sociedad norteamericana que en vez de adoptar resoluciones en tan señalado día, prefiere hacer profecías. Es este la gran plutocracia. Sin duda que siguiendo la tradición y costumbre hace en este aspecto lo mismo que la demás ciudadanía. Lo mismo que los demás, adoptan resoluciones. Y éstas, al contrario de las populares, son efectivas. Lo son porque tienen el poder económico para conseguirlo.

En el fondo, adopta una sóla resolución .Y como es natural, ésta se divide luego en dos. A saber: primero es la de chuparle, si puede, hasta la última gota de sangre al productor, que es el proletariado; y luego, en la de robar despiadadamente al consumidor nacional, que en tal caso es a toda la población.

Con estos dos objetivos en mente, es ésta la que toma resoluciones en firme y es la que con machacona insistencia actualmente profetiza gran prosperidad sobre el volúmen, factores que determinan esa prosperidad y alcance de la misma.

Coinciden en que esta depende de varios imponderables. Uno de ellos es la situación diplomática internacional. El mejoramiento de ella, según dice esa plutocracia, serviría de estímulo a la industria, el comercio y las finanzas, porque, ante promesa de paz relativa, estas tres ramas económicas de la vida nacional fomentarían, en vista de esto, aún más sus gigantescos negocios.

Otro de los imponderables que se les presenta, es conseguir o no la confianza del consumidor nacional. Este todavía sigue temeroso. Lo está debido a la última depresión, que, aunque relativa, ha sido depresión al fin, y que, en vista de esto, la gran plutocracia industrial ha comenzado una campaña de persuación que le costará millones. Y conseguida ésta, y ya antes de conseguirla, se iniciará de la misma forma otra de venta.

Tiene por objetivo ésta hacerle tragar al consumidor artículos y servicios que bien pudiera pasar sin ellos. Por supuesto, la deuda del consumidor aumenta, ya que invariablement todo el mundo compra a crédito, creando así una demanda y oferta artificial y por lo mismo peligrosa a la larga. Pero bien merece jugar con la economía nacional. La idea es, aunque artificial, fomentar con ello, y por lo mismo ampliarla, tanto la demanda como la oferta

Con este evangelio económico está de acuerdo la administración Kennedy. Lo está porque, de tener éxito, lo que todavía es dudoso para muchos economistas, favorecería a la misma, al partido demócrata y también porque precisamente ese es el evangelio de muchos liberales militantes dentro de ese partido. Aunque en casi su totalidad la plutocracia industrial es reaccionaria y republicana, a ese evangelio le pone su bendición actualmente.

Vé en él la posibilidad de amasar aún más millones y en consecuencia más poder económico. Renunciar a ello, además de ser una inconsistencia de clase, resulta lógicamente una blasfemia. El dios del oro y de la ambición desenfrenada no les perdonaría.

No se debe creer que en el supuesto de que esa prosperidad viniera, cambiaría el *statu quo* actual del desempleo obrero. Sería el mismo. Y quizá que con toda probabilidad sería aún peor. Porque la automatización, en mayor apogeo que nunca, sigue vomitando por su boca infernal más y más obreros a la calle a todas las horas del día. Cierto es que en su última convención, tenida lugar en Florida, la American Federation of Labor parejamente tomó varias resoluciones. Tomó la de pedir reducción general de las horas de trabajo y la de solicitar en los futuros contratos aumento en el jornal. Aun así, los jerarcas de la unión sindical amarilla no solucionarán ni aún relativamente el gran problema de desempleo nacional. Sabrán acomodarse perfectamente ante cualquier piltrafa que les ofrezca la gran plutocracia.

MARCELINO.

COMUNISTEANDO

Estos líos del comunismo, no hay quien los entienda. Lo que ayer era rojo, hoy es blanco. Para ello basta con que el jefe cambie de color. Es suficiente.

Ahora resulta que Stalin, tan elogiado y venerado en vida, no fué un dechado de caballerosidad, dentro, claro está, de lo que es orden y línea del Partido. Que los miles y miles de crímenes que el imperialismo «capitalista» — ya sabemos que aquí entran todos los que no comulgan con las hostias del Kremlin — le imputaban al «Padrecito», eran verdad. Y algo habrá de ello, cuando el «sabihondo» de turno ordena el traslado de los restos a lugar menos distinguido.

A propósito de tal acontecimiento, dialogaban hace unos días dos militantes del P. C. Uno, con muchos años de consignas y disciplinas, y el otro con sólo unos quince años de militancia.

Novel.—Unos años antes de mi ingreso en el Partido, recuerdo la campaña que levantaron nuestros enemigo en el mundo contra Stalin, acusándosele de asesino por no sé cuantos miles de crímenes cometidos. El Partido supo salir valientemente al paso de tales insidias.

Antiguo.—Lo recuerdo perfectamente.

N.—Muerto Stalin sucedióle Malenkov, que hizo desaparecer a Beria, ojo derecho y brazo ejecutor de las órdenes del primero, por demasiado «stalinista».

A.—Así fué.

N.—Vamos a ver si ahora puedes explicarme bien, pues no tengo tus conocimientos. Lo reconozco. Al descubrir Kruschev, ahora, todos estos monstruosos crímenes, le da, en parte, la razón a su antecesor. Te digo esto, porque Malenkov es otro de los señalados desde hace tiempo con el índice. Y entonces, ¿por qué se apartó a Malenkov? ¡Ah! Ahora comprendo... (menos), Pero pienso dolorosamente que el mundo capitalista tenía razón cuando denunciaba tales hechos.

A.—¿Por qué?

N.—Porque Kruschev, o sea el Partido, así lo reconoce y afirma hoy. Naturalmente que en todo este «follón» no va a quedar nadie dentro del Partido, pues si «destalinizan» a cuantos están «stalinizados», saldremos todos. Desde Molotov, Vorochilov, etc., hasta el último gato, ya que esto que ahora «K» ha bautizado como anti-partido no es, ni más ni menos, entiendo yo, que el haberse respetado las consignasa por él dadas y... la verdad, todos fuimos fervientes admiradores del gran Stalin, ¡perdón!, bueno, ese que se apartó de nuestros métodos.

A.—¡Ten cuidado con tu expresión, pues tanto él como Molotov y unos cuantos más, serán borrados del léxico comunista, por traidores a nuestras ideas!

N.—Esos que tu nombras, ¡quién lo diría! fueron hasta hace días, defendidos por todos nuestros afiliados y simpatizantes, que son millones y millones y, ahora, se han «salido de la línea». La verdad, esto de la línea nunca lo comprendí bien.

A.—Quiere esto decir, «desviarse», lo que es igual a apartarse de la línea marcada por el Partido. Que es tanto como no seguir en todo a la figura de más relieve del Partido.

N.—¿Y si él se equivoca?

A.—A tí no te importe. Tú obedeces y sigues el camino que él trace.

N.—¿Aunque sepa que me mato?

A.—Nada tiene eso que ver. He ahí la verdadera disciplina.

N.—Por lo que comprendo ahora, estándose en todo lo alto del poder, se llena siempre de razón. Se está iluminado; y lo gracioso es que a «K» puede ocurrirle también, que, al morir, lo entierren con los honores en la Plaza Roja y después el que le sustituya podrá verle todos los defectos y errores que nadie ahora sabe descubrir ni discutir, aun cuando su sucesor sea, naturalmente, uno de los que hoy más encarnizadamente lo defienden y aplauden. ¿Verdad que queda demostrado que el Jefe es el Partido?

A.—Indiscutiblemente, tiene que ser así, por tener más visión que los demás.

N.—¿Y los afiliados?

A.—Silencio, que es sinónimo de disciplina en nuestros medios.

(Suite en page 7.)

COMMENTAIRES

Cinéma

UNE OPINION sur "VIRIDIANA"

Buñuel est l'un des rares cinéastes qui, durant plus de vingt-cinq ans, aient réussi à retenir l'attention du public. « Chien andalou », « Viridiana », tous ses films ont donné lieu à de véhémentes polémiques où le plus profond mépris et le fol engouement se disputent la première place. Ces prises de position passionnées, s'expliquent par le fait que Buñuel expose une vision de la vie valable pour nos temps modernes. D'une part un besoin anarchique de destruction, devenu de mode après la première guerre mondiale et, d'autre part, la soif mal définie d'un monde plus humain. Buñuel, qui s'est hissé au premier plan à l'époque où le surréalisme était le mode d'expression artistique des jeunes progressistes, est resté fidèle à ses conceptions. C'est pourquoi, dans un certain sens, on peut dire de Buñuel qu'il est anachronique bien que sa facture ait subi une certaine évolution.

Buñuel donne souvent l'impression d'enfoncer des portes ouvertes.

Mais il ne fait nul doute que les aspects positifs de la vie ne le laissent pas insensible. Dans « Viridiana », cet aspect n'occupe pas la première place peut-être parce que ce film a été réalisé en Espagne. Il y avait de longues années que le proscrit Buñuel n'avait plus travaillé dans son pays natal et, dans cette société archaïque, il a retrouvé le climat qui, des années auparavant, lui avait inspiré ses pamphlets virulents : « Le chien andalou » et « L'âge d'or ». Mais, dans les autres pays d'Europe, le temps ne s'est pas arrêté et ce qui faisait alors l'effet d'une bombe est ressenti maintenant à peu près comme une curiosité. Tel est l'aspect négatif du dernier film de Buñuel, de sorte que ce qui retient surtout l'intérêt, c'est la facture et quelques scènes suggestives. Il n'en reste pas moins vrai que Buñuel est un maître du septième art. Il a créé un style puissant, direct et dramatique que l'on retrouve même dans ses œuvres mineures.

« Viridiana » ne fait pas exception et le film est le reflet brutal de la réalité telle que Buñuel la conçoit. Que celui-ci adopte des positions tendancieuses n'enlève pourtant rien à la grandeur de certaines scènes.

Certaine scène du banquet des mendiants est le pendant cinématographique des réalisations les plus belles de nos peintres du Moyen Age. De ce qui est abject et repoussant, de la laideur psychique et morale, est née une beauté oppressante.

Les qualités exceptionnelles de ce films ne doivent toutefois pas nous faire perdre de vue ses autres aspects positifs. Il y a le travail de la camera auquel un soin particulier a été accordé qui ne peut échapper à un public attentif, bien que le rythme dynamique de la pièce retienne davantage l'attention sur l'action. Dans le choix des personnalités aussi s'est manifesté le talent de metteur en scène de Buñuel. Bien que l'un d'eux occupe le centre de l'intrigue on ne peut pas à vrai dire parler de rôles de second plan : chaque personnage a son importance et il ne saurait être dissocié du tout. Il est une pierre de la mosaïque que la vision de Buñuel doit rendre en un langage cinématographique. C'est là la preuve que le métier que Buñuel a su parfaire au cours des années porte ses fruits les plus mûrs dans ses derniers films et principalement dans celui-ci.

Raoul MAELSTAF.

QVINET

FELIPE ALAIZ

«Hay en el mundo una variedad bastante crecida de personas que distribuyen sus ocios en la práctica de dos oficios : el primero consiste en hacer literatura al dictado con relleno previsto ; el segundo en abominar de la literatura y gritar : ¡Hechos, hechos! Lo que equivale a gritar en la plaza : ¡Caballos, caballos! »

Alaiz en «Quinet».

Libro que ofrecemos a 5 NF.

Pedidos a M. Celma, 4, rue Belfort (2e) — Toulouse (H.-G.).

Reflejos

LAS EXIGENCIAS DE LA HORA PRESENTE

Hay que atajar los progresos impresionantes del mal que todos vemos y que, en mayor o menor grado, a todos nos hiere. Pero no con ineficaces paliativos.

Es necesario aplicarle el remedio heroico que reclama inaplazablemente. Es la única forma viable de extirpar completamente sus raíces.

Interesa impedir a toda costa que extienda todavía más el área de sus estragos y que siga produciendo nuevas víctimas.

¿Qué es una empresa difícil? No importa. Difícil o no, es preciso acometerla. Acaso sea de más fácil realización de lo que su magnitud nos permite suponer, si cuantos amamos la justicia ponemos todo el empeño de nuestra voluntad en llevarla a cabo. Si somos capaces de querer con fuerza.

⁂

Es urgente librar al individuo de sujeciones ominosas.

Es urgente hacer efectivo para todos el sagrado derecho a la vida.

Es urgente que cada uno pueda tomar libremente lo que necesite para vivir alegre, para cultivar su inteligencia, para conservar en equilibrio, su organismo.

Es urgente que cada uno pueda consagrar sus actividades a una labor que concuerde con sus aptitudes y que sea de utilidad pública reconocida.

Es urgente que cada uno tenga la facultad de ir, de venir, de moverse en el sentido que le dicten sus naturales inclinaciones, su educación y su temperamento.

Es urgente fundar un medio social en que el hombre no cumpla otro mandato, no ejecute otra orden, no siga otra regla que aquellas que emanen de sus necesidades, de su propia razón, de su voluntad, ya que, una vez establecida la igualdad de condiciones y desaparecidos los antagonismos hoy existentes, sus necesidades y su voluntad serán en la mayoría de los casos como las de los demás.

Es urgente establecer una forma de convivencia en que no quede en pie ninguna particularidad egoísta, ningún exclusivismo del interés personal o de grupo que signifiquen privilegio, puesto que el privilegio repugna a la justicia, pone trabas a la igualdad y es causa de estancamientos lamentables, de luchas intestinas, de regresiones peligrosas.

⁂

El derecho a la vida —suma y compendio de todos los restantes—, para ser tal no puede admitir restricciones de ningún género. Las renuncias espontáneas y recíprocas —sin las cuales la convivencia social sería un imposible matemático— lo robustecen y lo hacen más efectivo. Pero la imposición ajena, por el contrario, lo niega, lo reduce a cero, lo destruye por completo.

Y no podrá ser gozado en toda su plenitud, mientras la tierra, que a pesar de ser un todo indivisible, fué fraccionada a beneficio de unos cuantos, no sea restituida al acervo común de la colectividad. Es decir, mientras no se hunda en las catacumbas de la Historia hasta el último vestigio de todos los privilegios económicos y de todas las dominaciones políticas, determinándose recíprocamente.

Eusebio C. CARBO.

LO QUE ES Y LO QUE OIMOS

(Suite de la page 6.)

¿Que no es fácil hacer ver a esos jóvenes lo contrario de lo que piensan y hacen? ¿Que hay que insistir una y mil veces sobre lo mismo, hasta que lo pueda digerir? De acuerdo, pero esto no es lo suficiente para decirles lo que les decimos. Somos nosotros, los viejos, los que, por nuestra experiencia, hemos adquirido abundante enseñanza, los que debemos aconsejarles, orientarles, darles la mano, como vulgarmente se dice, con el fin de facilitarles el estimulante que necesitan para no desmayar desde el principio al fin.

¡Ah! No lo hacemos porque no hay en nosotros nada más que lo negativo, aunque sea positivismo puro, que es a lo que hemos llegado sin saber lo que ha de hacerse para volver a lo que olvidamos.

Si la C.N.T. está formada por sindicalistas revolucionarios, no se concibe sean taciturnos, huraños, desconfiados, mal pensados... asimismo, que nieguen a la C.N.T. ni que hagan ostentación de lo que no sienten.

Si la C.N.T. está constituída con hombres librepensadores, no puede ser nunca enemiga de sí misma, ni negarse a la revolución. Pero, ¿qué revolución? La suya, la del pueblo, la de la libertad, la de la justicia, la de equidad y fraternidad. Esta es su revolución y a ella se debe.

Si el militante de la C.N.T. es de verdad anarco-sindicalista y lucha por el Comunismo Libertario, dejará de serlo en el momento de no prestarle ninguna atención ni propagarlo a la faz del mundo.

Y eso no es cuestión exclusiva de loc jóvenes, sino de todos: Viejos y jóvenes, unidos en apretado haz, con los firmes propósitos de sembrar por y para el Comunismo Libertario.

Cuarenta, cien veces, miles de veces que hablemos con los jóvenes, debemos ilustrarlos sobre lo que es el Comunismo Libertario. No debe asustarnos propagar lo que es nuestro, lo que es de la C.N.T., y con menos presagios y más ganas de hacer algo, para que la C.N.T. siga yendo hacia el Comunismo Libertario, dejar olvidadas para siempre esas nubes compactas cargadas de desdén y algunas de cansancio, haciéndonos valer en todas las circunstancias como sindicalistas revolucionarios.

Hay también la corriente de no hablar de revolución, de no mencionar la palabra transformación de la sociedad, porque, según los de esa opinión o corriente, estamos muy lejos del logro de nuestras inquietudes. Cuanto más hable el militantes de la C.N.T. de revolución, de transformación, de Comunismo Libertario, mayor satisfación ha de experimentar y más se da a conocer **la razón de existencia de la C.N.T. y de la Asociación Internocional de los Trabajadores.**

Lo que al parecer todavía no hemos comprendido es que, cuanto más se anuncie lo que es la C.N.T. y en qué consiste el Comunismo Libertario, más los conocerán los jóvenes que hoy, en grandiosa mayoría, los ignoran, porque nadie se interesa en el presente en darlos a conocer. Y no digamos que es inútil todo cuanto se haga por atraerlos a nosotros, porque, si no se ensaya, no lo sabremos nunca.

MINGO

VIENT DE PARAITRE :

SOCIOLOGIE FEDERALISTE LIBERTAIRE

par André RESPAUT

Prix : 3,75 NF

En vente : Service de Librairie, 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

●

«...Esos burgueses asaz egoístas, que así desprecian a la humanidad...»

«Del himno «Hijos del Pueblo» grabado en discos.

Aún quedan algunos ejemplares al precio de 11 NF.

Pedidos a M. Celma, 4, rue Belfort, Toulouse.

LA RENOVATION DE L'ECOLE

(Suite de la page 8.)

nous les concevons, les enfants se développeront libres et heureux, selon leurs aspirations. Nous travaillerons, dans la suite, au perfectionnement et à l'extension de notre plan d'éducation.

Tels sont nos projets. Nous n'ignorons pas les difficultés de leur réalisation. Qu'importe ! Nous voulons y tâcher sans tarder, persuadés que nous sommes d'y être aidés par tous ceux qui luttent pour émanciper les humains des dogmes et des conventions dont la perduration assure le maintien de l'inique organisation sociale actuelle.

F. FERRER.

Traducteur : Claude MORENVAL.

NOTE. — Article traduit de l'ouvrage posthume de F. Ferrer « La Escuela Moderna », 3e édition, par Claude Morenval.

⁂

Les Ecoles Modernes, fondées par Ferrer, font plus de mal au cléricalisme espagnol que ne lui en ferait une répétition de l'incendie des couvents par le peuple. C'est pourquoi les congrégations d'Espagne ont tout intérêt à se débarrasser de Ferrer et à détruire son œuvre.

TARRIDA DEL MARMOL,
publiciste et professeur.

CE QU'ILS FIRENT.

COLLABORATION

Déclaration formulada por la Delegación general del M. L. Cubano en el Exilio

La Delegación general del Movimiento Libertario Cubano en el Exilio considera oportuno, para aclarar su posición revolucionaria frente a la dictadura totalitaria castro-comunista, brindar un resumen de la posición de los libertarios cubanos desde los tiempos de la sangrienta dictadura batistiana, hasta los instantes actuales, plenos de confusión, recelos y suspicacias. Y lo hace para evitar que la oposición libertaria al régimen que tiraniza al pueblo cubano sea interesadamente confundida con la acción de las fuerzas reaccionarias que, dentro y fuera de Cuba, pretenden abatir al mal llamado «gobierno revolucionario», para propiciar un simple retorno al pasado ignominioso y brutal. No disponemos de toda la documentación oficial necesaria, pero si tenemos a mano algunos de los documentos más importantes producidos por el pensamiento libertario durante los últimos años. Por lo tanto, más que una declaración de circunstancias, a continuación hacemos un resumen que evidencia la posición inalterablemente antidictatorial y anti-totalitaria del Movimiento Libertario Cubano.

En un folleto publicado en Cuba durante el mes de junio de 1956, o sea, seis meses antes del desembarco de Fidel Castro en las costas de la provincia de Oriente, decíamos lo que sigue :

«No alentamos ambiciones de poder, ni apoyamos las de ninguno de los grupos y partidos que buscan, por medios distintos, o mantenerse en los puestos de mando o alcanzarlos ; pero tanto y aun más que cualquiera de ellos y tanto y aun más que todos en conjunto, tenemos interés porque Cuba salga del pantano retardatario en que se halla sumergida». Y, en referencia concreta sobre los gobernantes batistianos, afirmabámos : «El clan gubernamental, ratificando continuamente la posesión de la fuerza como la razón primordial de su derecho, hace de la República cosa particular suya, existente sólo para provecho propio, sin importarle las censuras y las protestas como no sea para tachar a unas de subversivas, para reprimir a otras con mano fuerte». Después de hacer un analisis exhaustivo de la situación política y social del país, condenando la corrupción y la barbarie batistianas, los libertarios ofrecíamos una plataforma de lucha de 10 puntos, en la que, aparte de otras cuestiones, planteábamos «el debilitamiento del sentido militarista, la reducción del ejercito, la autonomia de los municipios, la supresión de los privilegios de la Iglesia Católica, el robustecimiento de la Escuela Pública, la reforma agraria con la intervención directa del campesinado y la revisión exhaustiva del catastro para quitarle lo mal obtenido a los despojadores de la riqueza pública ; y la creación de cooperativas como un medio de industrializar el país, al mismo tiempo que demandamos libertad absoluta para el movimiento obrero». Y al final de esta declaración invitabámos a las demás fuerzas populares a establecer una entente para llevar a cabo una acción conjunta, con las siguientes palabras : «Estaremos en todo momento dispuestos a unir nuestras energías a las de quienes, honradamente, mantengan puntos de vista semejantes o coincidentes con los nuestros, reafirmando nuestro divorcio con la política electoralista, nuestro repudio sin condiciones para cuantos auspicien soluciones de tipo dictatorial».

Un año y medio después del triunfo de la revolución, al cual habíamos contribuido con todas nuestras fuerzas y todos nuestros hombres, estimamos conveniente publicar una Declaración de Principios que tenía por objeto evitar, si esto era posible, la desviación totalitaria del régimen llamado revolucionario. En esa Declaración, publicada en junio de 1960, los sindicalistas libertarios resumiamos nuestra posición con las siguientes palabras : «La Agrupación Sindicalista Libertaria, reitera su voluntad de apoyar la lucha por la liberación integral de nuestro pueblo, afirmando que la Revolución no es de nadie en particular, sino de todo el pueblo en general. Apoyaremos, como lo hemos hecho hasta ahora, todas las medidas revolucionarias que tiendan a resolver los viejos males que nos aquejan, pero lucharemos, también sin descanso, contra las tendencias autoritarias que bullen en el seno mismo de la Revolución. Estuvimos contra la barbarie y la corrupción del pasado ; lucharemos contra todas las desviaciones que pretenden mimetizar nuestra Revolución, calcando patrones supertotalitarios, cercenadores de la dignidad humana, existentes en otros países. Las viejas clases reaccionarias que se baten desesperadamente por reconquistar sus abolidos privilegios, nos tienen enfrente ; las nuevas clases opresoras y explotadoras que apuntan ya en el horizonte revolucionario, también. Estamos con la justicia, el socialismo y la libertad ; luchamos por el bienestar de todos los hombres, no importa su origen, religión o raza. En esta linea revolucionaria, trabajadores, campesinos, estudiantes, hombres y mujeres de Cuba, estaremos hasta el final. Por estos principios expondremos la libertad y, si necesario fuese, también la vida». «Los sindicalistas libertarios estamos contra todas las manifestaciones del imperialismo : el viejo colonialismo, ya caduco ; la dominación económica de los pueblos, tan en boga en América ; y la presión militar para sojuzgar a los pueblos y obligarlos a aceptar sistemas políticos extraños a su idiosincrasia nacional e ideologias sociales, como se estila en parte de Europa y Asia».

Al llegar al exilio un grupo numeroso de militantes libertarios que repudíamos el secuestro de la Revolución por un grupo de aventureros sometidos a la política del bloque imperialista chino-soviético, decidimos reunirnos los días 13 y 14 de agosto de 1961, para definir nuestra linea revolucionaria. Entre otros acuerdos importantes, tomamos el siguiente : «Vincular las actividades de los libertarios cubanos en el exilio a las actividades de los movimientos democráticos de izquierda que luchan contra la dictadura castro-comunista. Esta vinculación se establecera exclusivamente sobre puntos de coincidencia en la lucha revolucionaria contra el régimen castro-comunista, *sin establecer ningún pacto ni compromiso que hipoteque la independencia del movimiento libertario cubano en el futuro*».

Y, finalmente, en el texto del saludo que la Delegación general del Movimiento Libertario Cubano en el Exilio ha enviado al Quinto Congreso Nacional Ordinario de Agrupaciones de la Federación Libertaria Argentina, que se está celebrando en los momentos mismos en que redactamos esta declaración, se expresa lo siguiente : «Apoyamos el fenómeno revolucionario cubano en cuanto este significa un esfuerzo popular por resolver los grandes problemas del país y liquidar seculares privilegios y abusos irritantes e injustos. Nos oponemos resueltamente a que las fuerzas reaccionarias que hoy combaten al castro-comunismo simplemente porque añoran el retorno a un pasado de corrupción y vergüenza, recapturen el poder político .Luchamos contra la dictadura totalitaria castro-comunista, porque esta significa el estrangulamiento de la Revolución Cubana, sometiendo a nuestro pueblo a la opresión y explotación de una nueva clase gobernante, tan mala y nociva como la anterior, que ha colocado nuestro país al servicio del imperialismo chino-soviético, bajo el pretexto de liberarlo del vasallaje a que estaba sometido respecto al imperialismo norteamericano. Tratamos, por todos los medios a nuestro alcance, que el pueblo cubano recupere su voluntad de acción, para proseguir la transformación revolucionaria de acuerdo con sus propios intereses y su propia idiosincrasia, concertando su acción con todos los demás pueblos de Latino América, sus aliados naturales, que también luchan contra los regimenes feudo-capitalistas, que los oprimen y explotan inmisericordemente. Queremos una Cuba que organice su vida social con la más amplia justicia económica y la más completa libertad política, pues nosotros, por encima de todo, somos socialistas y libertarios». «Con toda la solemnidad que la crítica situación actual requiere, los libertarios cubanos declaramos que en ningún momento estableceremos compromisos políticos con elementos anti-castristas que supongan una hipoteca de la independencia de nuestro movimiento en su lucha por la libertad, ni la subordinación de la libertad del pueblo cubano a intereses extranjeros, sean cuales sean. Estamos decididamente en la linea del entendimiento correcto y leal con las fuerzas

(Suite en page 5.)

FEUILLETON « ESPOIR » Número 6

LA COMUNA
(LA COMMUNE)

Trad. : J. RUIPEREZ Ediciones C.N.T.

Por Luisa MICHEL

Un mismo amor a la Revolución hizo idéntico su destino. «¡La mayoría también sabe morir!» exclamó algunas semanas más tarde Ferré abrazando el cadáver de Delescluze.

«Ocurra lo que quiera — decían los miembros de la «Commune» y los guardias nacionales — nuestra sangre marcará profundamente la etapa.»

Y la marcó en efecto y tan profundamente que la tierra quedó saturada; abrió en ella abismos que sería difícil franquear, como la roja sangre de las flores florece las colinas.

— V —

PRIMEROS DIAS DE LA «COMMUNE». LAS MEDIDAS. — LA VIDA EN PARIS.

¡París respiraba! Los que durante la marea ascendente miraban venir las olas que cubrieran su asilo, se encontraban en idéntica situación. Lentamente, con seguridad, Versalles se aproximaba.

Los primeros decretos de la «Commune» habían sido la supresión de la venta de objetos del Monte de Piedad la abolición del presupueso de cultos y de las quintas; creíase entonces, tal vez se crea hoy aún, que el mal matrimonio Iglesia y Estado, que tras sí arrastran tantos cadáveres, no podrán ser nunca separados; juntos es como han de desaparecer.

La confiscación de los bienes de manos muertas; pensiones alimenticias para los federados heridos combatiendo, transferibles a la mujer, legítima o no; al hijo, reconocido o no, de todo federado muerto combatiendo.

La mujer que pedía contra su esposo la separación de cuerpos, apoyándose en pruebas válidas, tenía derecho a una pensión alimenticia.

El procedimiento ordinario estaba abolido, así como la autorización dada a las partes de defenderse por sí mismas.

Se prohibió indagar sin mandato regular.

Quedó prohibida la acumulación, y el máximo de los sueldos fijado en 6.000 francos anuales.

Los honorarios de los miembros de la «Commune» eran de quince francos diarios, lo que estaba muy lejos de llegar al máximo.

La «Commune» decidió la organización de una cámara del tribunal civil de París.

La elección de magistrados, la organización del jurado y el juicio por sus pares.

Se procedió inmediatamente al goce de los talleres abandonados por las asociaciones de trabajadores.

El sueldo de los maestros de escuela fué fijado en dos mil francos.

El derribo de la columna de Vendôme, símbolo de fuerza brutal, la afirmación del despotismo del imperio, se decidió por atentar dicho monumento a la fraternidad de los pueblos.

Más adelante, a fin de acabar con las ejecuciones de los prisioneros hechos por Versalles dióse el decreto sobre los rehenes, que se tomaron entre los partidarios de Versalles (esta fué, en efecto, la única medida que disminuyó la matanza de prisioneros; acordóse muy tarde, cuando se hizo imposible sin incurrir en el delito de traición, dejar de degollar a los federados prisioneros). La «Commune» prohibió las multas en los talleres, abolió el juramento político y profesional, hizo un llamamiento a los sabios, a los inventores, a los artistas. El tiempo transcurría sin cesar, Versalles no estaba ya en el momento en que la caballería sólo contaba con sombras de caballos. Thiers mimaba, halagaba al ejército, que necesitaba para sus altas y bajas obras.

Los objetos depositados en el Monte de Piedad por menos de veinte y cinco francos devueltos.

Se quería abolir por demasiado penoso el trabajo nocturno en las panaderías; mas, bien por larga costumbre o bien porque fuera realmente más duro con la luz del día, los panaderos prefirieron continuar en la misma forma.

INTERNATIONALE

EL CARIBE SE AGITA

La agitación que vive el mundo, con sus episodios singulares en Africa, no resta importancia a lo que está ocurriendo en el Caribe. Si la finalidad política de Cuba ya puede darse por definida, la República Dominicana es un interrogante, carente de respuesta, por lo menos en estos momentos.

Tal incógnita es de las más inquietantes que afronta Estados Unidos. De ahí que sus esfuerzos, no dados a conocer completamente y a plena luz, son titánicos, y encaminados a que en Santo Domingo no se instaure otro régimen que aquel que conviene a los intereses yanquis. ¿Se lograrán esos objetivos? Por vías de respeto a la opinión popular afirmamos que no: por procedimiento de fuerza, aventura muy peligrosa, tal vez se complique enormemente la situación del Caribe, y la de todo el Continente americano.

Los treinta y dos años de mordaza, resistidos por el pueblo dominicano, con un martirologio que se hace increíble, desconociendo las hazañas de la dictadura trujillista, le conceden todos los derechos para determinar su suerte sin ingerencias extrañas. Pero los potentados del dólar no lo entienden así. Eliminada toda posibilidad de que continúe rigiendo los destinos del país la dinastía de los Trujillo, la élite del dólar se yergue, con voz y actitudes soberbias, dispuesta a paternizar, con la fuerza de las armas, «una era de democracia justiciera».

Otra vez el engaño y la traición. La política yanqui está desautorizada para intervenir en los destinos del pueblo dominicano. Fueron ellos, los norteamericanos, con intervención de su infantería de marina, los que apoyaron a Trujillo cuando éste se erigió en dictador. Después, las permanentes atrocidades del máximo gobernante, revestidas de una crueldad rayana en lo más horroroso, en nada conmovieron a los gobernantes estadounidenses, ni a los representantes de sus compañías explotadoras.

No se pretenda desvirtuar la realidad de lo ocurrido; no se quiera eludir la responsabilidad que cada cual tiene en la tragedia dominicana. Trujillo, como gobernante, como dictador, fué el individuo que respondía a los afanes del gobierno y de los magnates yanquis. Como lo son, actualmente, Franco, Somoza, Ydigoras, y otros dictadores que brutalmente dominan sus respectivos países.

¿Es una novedad la actitud de los Estados Unidos ante lo que está ocurriendo en la República Dominicana? ¿Es que toma providencias por lo ocurrido en Cuba? Sobran tales deducciones; es una trayectoria que ya destaca Washington, como Presidente, que como eslabones de una misma cadena siguen los sucedáneos presidentes hasta Kennedy.

No resulta muy factible ilustrar nuestras afirmaciones con testimonios amplios y relevantes. El espacio que disponemos lo disputan infinidad de problemas trascendentes y perentorios. Sin embargo, entre otros, ahí está el libro del ilustre diplomático don Isidro Fabela, «Los Estados Unidos contra la Libertad», que reputamos muy lastimoso no sea conocido por algunos elementos que ven en los panquis una norma generosa.

Pocos países quedan en el Continente americano que no hayan sufrido agresiones del coloso del norte. La república Dominicana abre un tercer capítulo, similar a los anteriores, pero con perspectivas más espinosas. Los yanquis, dueños de la mayoría de los ingenios azucareros del territorio dominicano, en los que, con el apoyo del ex-dictador, han ejercido una explotación de las más inicuas, se prestan a la batalla para que no se cierren esas fuentes de ingresos.

Es lo que siempre les interesó, lo que sigue interesándoles. Puestos a salvo sus intereses, estando seguros sus dividendos, con la coparticipación del tirano Trujillo, como Pilatos se lavaban las manos ante los crímenes que, por mandato del máximo mandatario, ejercían diariamente las fuerzas trujillistas. La eliminación de personalidades de relieve político e intelectual, ni la constante purga eliminatoria de campesinos e industriales que se suponía no eran completamente afectos al régimen, jamás fueron motivos suficientes para que el humanismo yanqui intercediera en defensa de las víctimas.

Ahora sí que intervienen. Cuando el pueblo dominicano, con un proceso de esfuerzo titánico, con numerosas pérdidas de vidas, con enorme derramamiento de sangre, venció a la dictadura trujillista, surgen los «tutores democráticos», con el fin de que se frustren los anhelos del pueblo. Esa actitud infiere agravios que hieren en lo más profundo a los humildes dominicanos. Depuestos los puntales del trujillismo por subversión popular, y mientras el pueblo lucha en las calles virilmente contra las reminiscencias del ominoso régimen, catorce buques de guerra norteamericanos se sitúan frente a la capital, dispuestos a intervenir para corregir desmanes del populacho.

Nuevamente la intervención de la marina yanqui. Desde primeras horas del día 19 de noviembre, en actitud retadora, en el lugar ya señalado, se hallan el portaaviones «F.D. Roosevelt», el crucero «Little Rock» y otros. Dos días después, para reforzar esas unidades, llegó el portaaviones «Valle Forge», escoltado por destructores, y acompañados de lanchas de desembarco. Total: 14 buques, con dos mil hombres de infantería marina, varias decenas de helicópteros, y dos centenares de aviones de bombardeo y pelea.

Este movimiento produce cierto desconcierto. No se vé con agrado en todos los sectores de opinión. Como demostración de una de las voces disconformes, he aquí lo que nos dice «The New York Times»:

«Se había esperado por todos que los días de una intervención directa y unilateral de los infantes de marina norteamericanos hubiera terminado para siempre. Ahora hemos dado la impresión de que esta esperanza fué prematura. Es una manera sutil de amenazar a todos los pueblos del Continente, de subrayar la demostración de poderío contra el pueblo dominicano ofrecida por el presidente Kennedy.»

Nos vemos obligados a recordar a don Isidro Fabela, y a su libro «Estados Unidos contra la Libertad». La obra es admirable, no solamente por la rica documentación que se aporta, con singular estilo, fino y elevado pensamiento, si que también por sus previsiones, confirmadas casi a los cuarenta años de haber escrito el libro. Y presentimos, que lo mismo que ocurre en estos momentos a la República Dominicana, ocurrirá al pueblo nicaraguense el día que a Somoza le diga: «Hasta aquí».

Severino CAMPOS.

N. DE LA R. — Compuesto ya este artículo, se producen los nuevos acontecimientos en Santo Domingo. La actitud de los Estados Unidos aparece contradictoria y confusa. Pero, una vez más, los intereses americanos intentan garantizarse con una nueva dictadura, pese a las protestas de Kennedy, al que, como en el asunto cubano, escapan muchas cosas.

Declaracion del M. L. Cubano

(Suite de la page 4.)

clandestinas que luchan contra la dictadura fidelo-comunista y que mantienen una posición revolucionaria y honesta. Creemos que es imprescindible constituir un bloque de izquierda que contrabalancee el enorme poder político y económico que tienen internacionalmente las fuerzas reaccionarias que combaten al castro-comunismo, para evitar que la caída del régimen totalitario cubano produzca el establecimiento de otro régimen totalitario, al estilo del que acogota al pueblo español desde hace más de 20 años». Y terminamos nuestra salutación a los libertarios argentinos con el siguiente párrafo: «Ya asoma en el horizonte el sol de la esperanza. Los pueblos, hartos de soluciones autoritarias que, cada día más, los hunden en la explotación y la opresión, buscan remedio a sus males con otros métodos y otras finalidades. Nosotros somos la reserva del porvenir y de nosotros depende el éxito de la revolución finalmente liberadora. Frente a los bloques imperialistas que se disputan el dominio del mundo y que, en su rivalidad suicida, amenazan con la devastación de la humanidad toda, tenemos el deber de levantar la causa de los pueblos, sin inclinarnos ni a unos ni a otros, pues, como decía José Martí, «Cambiar de amo, no significa ser libres».

Delegación general
del Movimiento Libertario Cubano
en el Exilio.

Doquiera se agitaba una vida intensa. En un calurosísimo llamamiento, Courbet dijo:

«Cada cual, entregándose sin trabas a su genio, París doblará su importancia. Y la ciudad internacional europea podrá ofrecer a las artes, a la industria, al comercio, a las transacciones de toda especie, a los visitantes de todo país, un orden imperecedero, el orden para los ciudadanos, que no podrá ser quebrantado por los pretextos de monstruosos pretendientes.»

. . . . . .

Adiós el viejo mundo y la diplomacia.

París tuvo, en efecto, en aquel año una exposición, pero hecha por el viejo mundo y su diplomacia, la exposición de los muertos. Más bien cien mil que no treinta mil cadáveres fueron extendidos en una Morgue inmensa en el marco de piedra de las fortificaciones.

Pero el arte hizo su siembra; la primera epopeya nos lo hará ver.

Una «comisión federal de artistas» funcionó desde mediados de abril, mientras la asamblea de Versalles propagaba las pretendidas tendencias de la «Commune» a destruir las ciencias y las artes.

Los museos estaban abiertos al público como el jardín de las Tullerías y otros a los niños.

En la Academia de Ciencias los sabios discutían en paz, sin ocuparse de la «Commune», que no pesaba sobre ellos.

Thénard, los Becquerel (padre e hijo) y Elías de Beaumont se reunían como de costumbre.

En la sesión del 3 de abril, por ejemplo, el señor Sedillot envió un folleto sobre la curación de las heridas en el campo de batalla; el doctor Drouet sobre los diversos tratamientos del cólera, asunto de absoluta actualidad, mientras que el señor S. Newcombe, un americano, se alejaba completamente del teatro de los acontecimientos y aun de la tierra analizando el movimiento de la luna en torno del globo terráqueo.

El señor Delaunay rectificaba por su parte los errores de observación meteorológica, sin preocuparse de nada más.

El doctor Ducaisne se ocupaba de la nostalgia moral sobre la cual los remedios morales no eran más poderosos que otros; hubiera podido añadir los accesos de miedo, la sed de sangre, de los poderes que se desmoronan.

Los sabios se ocuparon de todo en una paz profunda, desde la vegetación anormal de una cebolla de jacinto hasta las corrientes eléctricas.

El señor Bourbouze, químico, empleado en la Sorbona, había hecho un aparato eléctrico, con ayuda del cual telegrafiaba sin hilos conductores a través de cortas distancias; la Academia de Ciencias le había autorizado para hacer experimentos entre los puentes del Sena, por ser el agua mejor conductor de la electricidad que la tierra.

La experiencia salió bien, el aparato fué utilizado en el viaducto de Auteuil para comunicar con un puente de Passy investido con las líneas alemanas.

Doquiera había academias abiertas, que respondían al ardor de la juventud.

Se quería todo a la vez, artes, ciencias, literatura, descubrimientos; la vida resplandecía.

Sentíase prisa por escapar del viejo mundo.

— VI —

EL ATAQUE DE VERSALLES.
RELATO INEDITO DE LA MUERTE DE FLOURENS
POR HECTOR FRANCE Y CIPRIANI

Como se había querido legalizar, por el sufragio, el nombramiento de los miembros de la «Commune», bajo pretexto de no provocar la guerra civil ante el enemigo, como si el solo enemigo de los pueblos no fuesen sus tiranos.

Cuando los generales, atentos esta vez, juzgaron que no faltaba ni un botón a un uniforme ni filo a un sable, Versalles atacó.

Todas las jaurías de esclavos, aullando a sus dolores bajo el látigo, hacían de ellos responsable a la «Commune», ligándose a sus dueños.

La costumbre de esperar órdenes es tal aun en el rebaño humano que los que, el 19 de marzo, gritaban en Versalles, Montmartre, Belleville, todo un ejército ardiente, no tuvieron la idea, armados como lo hubieran podido estar, de reunirse y de partir. ¿Quién sabe si en semejante ocasión se haría hoy?

El 2 de abril, hacia las seis de la mañana, París fué despertado por el cañón.

Se creyó primeramente que era una fiesta de los prusianos que rodeaban la ciudad; pero pronto se supo con certeza de qué se trataba.

(A suivre)

DE TOUT ET POUR TOUS

LO QUE ES Y LO QUE OIMOS

Cuando hablamos del mañana en sentido contrario a lo que somos o queremos ser, deja amargo sabor en nuestro pensamiento, y no hacemos nada porque tal concepto desaparezca de nosotros, dándome la sensación de que estamos al borde de la decadencia o hemos entrado ya en ella.

¡Mañana! ¿Qué nos guarda el mañana? ¿Qué nos tiene reservado? ¿Por qué ruta marcharemos? ¿Cómo nos desenvolveremos y cómo se desenvolverá la C.N.T.? Estas preguntas que, de por sí, invoca ya una desconfianza catastrófica, no deben anidar en nuestras ideas, no deben formar parte de nuestras decisiones, porque, de tomarlas, iríamos todos a parar a la cárcel o al manicomio, tal vez más al manicomio que a la cárcel.

Se dice hoy: No hay juventud inquieta, revolucionaria. No hay jóvenes que piensen y luchen por mejorar la sociedad. Los vemos entregados al deporte mercantilista, de taquilla. Socialmente no saben nada de nada, ni se preocupan por capacitarse, por informarse de las luchas habidas anteriormente en pos de una mayor libertad, de un mejor tratamiento para el humano que carece de privilegios y sólo vive de su trabajo. Esto se dice y se agrega: Se agotan los valores, no hay renovación alguna, parece que sólo hay noche. Por todas partes no se ven más que sombras. Mal se nos presenta el mañana, muy mal porque no hay juvenud que empuje, que arriesgue, que se comprometa, que no dude en la acción, en las ideas. Todo esto no existe en la presente juventud, no sólo de un país o de un pueblo, sino de todos los pueblos y países.»

Todo eso oímos con frecuencia, y nosotros mismos opinamos también igual. Se nos ha clavado la cuña del pesimismo en nuestro cerebro, y no hay quien nos la arranque de donde está. Parece que es una maldición de los siglos, una blasfemia de los tiempos. No sabemos reaccionar contra ese fenómeno circunstancialista. Nos consideramos vencidos o a punto de serlo. Criticamos por criticar, sin antes mirarnos a nosotros mismos. Es nativo en la persona.

¿Qué hacer, entonces? ¿Qué operaciones realizar con nosotros mismos que nos ayuden a retirar de nuestra mente ese **«verlo siempre obscuro»** que tanto daño nos está causando? ¿Qué objetivo señalar que nos sirva de estímulo para nuestra inquietante vida? Aquí, aquí el quid de la cuestion, la salud del cuerpo y de la psiquis. Impacientes por las situaciones a que estamos sometidos, nuestra manifiesta indecisión sólo alimenta a lo triste, lo sombrío, lo negro, lo tétrico, todo lo que no invita a vivir. Este es el caso en el que lamentablemente nos hallamos. Tanta negrura hay en nosotros que, sin atrevernos a juzgarnos, a mirarnos en nuestro propio espejo, porque nos encontraríamos horriblemente feos, juzgamos a los demás, para justificarnos después de nuestra pobre calamidad. Esto no es un juego de palabras, sino una verdad que muchos no quieren reconocerla, porque les falta el valor de afrontarlo.

Hay discusiones, formas de discurrir que no son respetadas ni agradables para algunos oídos que escuchan; pero cuando uno se siente decaído, amargado, desfallecido, que ha perdido la moral, porque su voluntad le ha dejado a merced del pesimismo y no sabe desprenderse de él, so pena de crearse obstáculos mayores, entonces sí que es desastroso para su futuro, puesto que no habrá reacción posible que llegue a tiempo de evitar lo que él pudo haber evitado y no quiso.

¿Y, con esos hombres se pueden realizar grandes cosas? Ninguna. Cierto, pero se da el caso que en la C.N.T. hay más de uno que piensa así, que vé el mundo así, que no lo vé de otra manera, y en todas sus manifestaciones deja entrever la desconfianza en el porvenir, la duda, el no hacer caso de nadie ni a nada, convencido de que todo ha muerto, que nada hay ya de aquello, que pasó como un meteoro y que ahora cada cual mira sólo para él y no para los otros. Tal vez no sea incierto lo de la desconfianza, la duda y el resto. Tal vez es un estudio que ha hecho el individuo del mundo tal y como lo encuentra hoy, buscando otra cosa que no pudo encontrar. No lo dudamos, no queremos dudarlo, pero es el terrible mal de todas las épocas. Hoy más que ayer.

Si en lugar de dar calor a lo infausto, a la desesperación, lo diéramos a la esperanza, a la confianza en el mañana, quizás nos sentiríamos robustecidos y alentados por el **«camina siempre, camina»**. No es así, no sucede esto, y el individuo, como si no viera ni oyera nada, continúa en su inmovilismo, impasible a todo y a todo indiferente.

Si los jóvenes de hoy no saben lo que ayer hicieron los viejos, en todos ha de haber la debida comprensión, no para censurarlos como se les censura, sino para enseñarles a ver lo que otras generaciones hicieron.

Es verdad que no hay juventudes rebeldes, que no son impulsivas, dinámicas en el aspecto social, que no hay en ellas lo que hubo en otras: rebeldía. Sí. Todo esto no podemos ponerlo en tela de juicio, pero hemos de ser imparciales al criticarlos y no decir más de lo que en realidad es. Claro que la juventud presente no está educada como otras juventudes estuvieron, pero ha de tenerse en cuenta las fases por las que ha pasado este joven desde que nació hasta la edad que actualmente tiene.

Si nos detuviéramos a estudiar los factores ambientales que median en la educación del hombre, seguramente no pensaríamos lo mismo de la situación en que se desenvuelve la juventud. Todos hemos tenido veinte años, y todos hemos hecho tonterías por nuestra irreflexión.

(Suite en page 3.)

A lo que no puede renunciar nadie, ni por nada

(Suite)

No olvidemos jamás el precio tan elevadísimo que el pueblo español en general y nuestros hermanos que no gozaron del privilegio de una frontera abierta, en particular, han pagado por la falta de visión y certitud interpretativa de todos en los problemas políticos y económicos de España.

No echemos la culpa a nadie; si bien es verdad que hemos sido víctimas de las conveniencias y cálculos estúpidos de las potencias democráticas, lo mismo que de la perfidia de una gran potencia que se da el pomposo nombre de «Patria del proletariado», no es menos cierto que el no sabernos superar nosotros mismos por falta de visión, nos ha hecho acreedores a buena parte de la responsabilidad en el estancamiento del problema español.

Y lo peor de este estancamiento es la similitud que va adquiriendo con el refrán que encabezo estas líneas. Personalmente, yo no creo que podamos esperar nada de las mencionadas potencias, si no es lo que hemos obtenido hasta la fecha; no por eso voy a defraudar la creencia de algunos compatriotas que siguen esperanzados de que la balanza se incline un día en nuestro favor. Tanto mejor, si así fuera. Esto no hace más que darle imperiosidad a mis deseos.

En todos los órdenes de la vida, desde el heroismo hasta la abnegación, hemos dado pruebas envidiables, jamás emigración alguna, supo conquistarse el respeto y la admiración como la nuestra, no obstante de haber sido objeto, al principio, de una visible repugnancia por una parte de la población que nos aceptó.

En cambio, no hemos sido capaces de conquistar la admiración de los nuestros, de aquellos que quedaron al otro lado de los Pirineos. ¡Con los que estamos en deuda desde hace veintidós años! ¿Qué nos impide el llegar a un entendimiento para que la emigración española forme un bloque bajo un programa común? ¡NADA! Nadie puede argüir hoy, pretextos de exigencias extravagantes, y por lo que respecta a la Organización a que pertenezco y represento, jamás ha hablado con tanto desprendimiento y desinterés, como se puede constatar en el dictamen que al respecto ha elaborado en su último congreso de Limoges.

Luego entonces, ¿por qué no dar este ejemplo de habilidad y hombría? Sólo así podemos conquistar la admiración de nuestros propios mártires y acreedores, haciéndoles ver de que hemos sido capaces de superarnos, dejando de lado nuestros antagonismos personales, políticos, filosóficos o religiosos en pro de la liberación de España y su resurgimiento económico, moral y cultural. Este sería, sin duda alguna, el mejor ejemplo de civismo que la emigración española podría dar, y, sería más grandioso, mientras más desprovisto de segundas intenciones fuera.

¡Rindámonos a la realidad! Compatriotas todos, por encima de los intereses de los partidos, organización o sectas, está el interés general de España y, ante todo somos españoles. Fuera de España no somos nada, ni tenemos má consideración que la de nuestra servidumbre y mansedumbre. Al mismo tiempo es un deber y al cumplimiento de un deber de esta naturaleza no puede renunciar nadie, ni por nada.

Esta es la opinión de un obrero campesino español.

Ahora, compatriotas todos: socialistas, republicanos, liberales, progresistas, independientes, demócratas y compañeros todos, que gozáis de la confianza que os hemos acordado para buscar una forma de solucionar este problema, vosotros tenéis la palabra. Pero, por el amor de España y el honor de vuestros principios morales, **¡no perdáis más tiempo!**

E. MORENO

PRECISIONES

Debemos aceptar como humana, la inconsecuencia, cuando la realidad práctica de unos hechos, hacen ver el error en lo que era la consecuencia.

⁂

Se puede ser consecuente, con el «yo» de unos razonamientos, siempre y cuando no haya habido una determinada superación que nos demuestre lo contrario.

⁂

Querer mantener erróneamente una consecuencia ilógica, és negar los razonamientos y con ello la personalidad en el hombre.

⁂

No existe infalibilidad en el hombre y, como humano que éste és, está expuesto a ciertas debilidades que pueden poner en causa sus sentimientos y moral.

⁂

El hombre debe desenvolverse libremente, conservar intacta su personalidad y no dejarse llevar por influencias que pueden conducirle a la pérdida de su libertad.

⁂

Una individualidad, es un todo; varias individualidades, un conjunto del todo.

Es humana y moral, la afinidad entre los hombres y que estos se agrupen y ayuden mútuamente en busca de la lógica de sus razonamientos.

⁂

La idea es libre y el sentimiento que hacia ella nos guía, es el inicio de la formación del individuo.

⁂

El medio, un factor determinante para la personalidad, esta lo será, según los sentimientos del hombre.

⁂

La división de los hombres, es la causa del mal vivir de la humanidad; somos pues, nosotros mismos los culpables de nuestro propio malestar.

⁂

El desenvolvimiento político, económico y social actual, son una prueba bien patente de la gran decadencia moral de la sociedad; ello degenera y se generaliza cada día más.

⁂

Los que al frente de los Estados se encuentran —apoyados por el capital, iglesia y fuerza armada—, se mantienen empleando un léxico coercitivo e inhumano.

No hay paz en los pueblos y difícilmente la habrá.

⁂

Mientras el hombre no aleje de si sus ambiciones, viviremos siempre y en estado de alerta, una vida sin vivirla.

⁂

Es, pues, incumbencia de todas aquellas individualidades, que no hayan sufrido estas influencias malsanas para la humanidad, quienes tienen la misión de orientarla hacia el camino que debe conducirla a una armonización perfecta, en donde el amor y la solidaridad sean una de sus finalidades.

⁂

El anarco-sindicalismo, no ha sido superado, no existe prueba ni razonamiento alguno que puedan demostrar que sus principios y finalidades no están en concordancia con el siglo que vivimos.

⁂

Seamos, pues, consecuentes, si es que conscientemente lo sentimos, ya que ello va encaminado a que la futura sociedad sea libre, igualitaria y fraterna.

CIUTAT.

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento: nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos, escritos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

CONFERENCIA EN ROANNE

Como habíamos anunciado, el domingo día 10, el compañero Oriol inició su charla con el tema: **Conceptos sobre Federalismo.**

Tras breve presentación del conferenciante por el secretario pro-Cultura y propaganda, compañero Mompó, el compañero disertante empieza calando su argumentación en los tiempos remotos de la humanidad.

Va remontando la evolución de la misma hasta el descubrimiento de la rueda. Invita a los presentes que cada cual compare la evolución de las sociedades y pregunta: ¿Qué es lo que hoy no marcha dando vueltas?

El hombre ha sido siempre partidario del menor esfuerzo; pero si lo comparamos con otros animales que se mueven por su instinto, lleva muchos años de retraso.

Si en el transcurso de su vida, el hombre ha derribado castillos y ha deshecho regímenes, no es menos cierto que la administración y la dirección, han estado siempre en manos de una minoría que, en cada gesta, los falsos redentores, han ido creando de nuevo.

Nuestro movimiento es esencialmente federalista; pero nos distanciamos mucho de los que administran pueblos a lo Estado-unidense, Canadiense, Suizo, etc.

Las primeras piedras de la construcción del edificio que queremos levantar, fueron puestas en los congresos extraordinarios de la Comedia; de Zaragoza y en el Pleno Ampliado de Valencia. Y durante el período del 36 al 39, se nos dió la oportunidad de demostrar que nuestras teorías no son una utopía ni un sueño quimérico.

Lee algunos párrafos de la Ponencia: «Concepto Confederal del Comunismo Libertario» y sigue explicando cómo se desarrollará la sociedad federada, una vez socializada la riqueza y el esfuerzo del hombre.

Serán las Federaciones de Industria el órgano económico de la nueva sociedad, añade, y detalla su funcionamiento tomando como base la Federación Nacional de las Industrias Agropecuarias y de la Alimentación.

Compara el régimen capitalista con el socialismo que nosotros preconizamos, señalando el proceso que sigue el trigo, de cuando sale del granero del productor, hasta convertirse en pan. El régimen capitalista, antes de realizar una obra, lo primero que se estudia es el beneficio; si éste no está asegurado no hay construcción; en tanto que en un régimen socialista no se tendrán en cuenta más que el interés de la Colectividad en general.

Para terminar, cita el caso de los judíos de Palestina, que tierras casi incultivables las han convertido en vergeles, gracias a la voluntad de todos y a un sistema, que, si no es perfecto, es superior al de cualquier estado de explotación a base de salario.

Intervienen varios compañeros, dando cada cual su opinión sobre el mismo tema y el compañero Presidente, después de hacer un resumen de las intervenciones cierra el acto diciendo que otros compañeros irán ocupando la tribuna y recomienda más puntualidad para dar lugar a intervenciones. **CORRESPONSAL**

COMUNISTEANDO

(Suite de la page 2.)

N.—Si mal no recuerdo, tú eras un ferviente admirador y defensor de Stalin y ahora me hago cargo de lo que sufrirás teniendo que hablar mal de él.

A.—Nada. No se condujo bien y eliminó a muy buenos camaradas, como dice «K».

N.—¿Y por qué no protestaste en su día?

A.—No lo veía bien el Partido en aquella ocasión.

N.—¿Pero el Partido no es el mismo y con los mismos hombres?

A.—No. El Partido entonces era Stalin y hoy se llama Kruschev. Tú eres torpe hasta dejárselo de sobra.

N.—Tal vez sea que por el poco tiempo de militante no vea aun claro.

A.—Ya irás, con los años, comprendiendo lo grande de nuestra doctrina y lo limpio de nuestros procedimientos.

N.—Entonces, vamos a ver: Si nuestros enemigos dicen que Stalin fué un asesino...

A.—¡Mienten!

N.—¿Y si lo dice el Partido?

A.—Es verdad.

N.—¡Está clarísimo!

A.—Mira, el XXII Congreso del Partido ha sido un triunfo completo. Se ha demostrado que entre nosotros no hay ídolos. ¿No sirven a la causa? Pues a derrumbarlos.

N.—De acuerdo, pero eso hubiera dado resultado antes. En vida. Se hubiese evitado los crímenes.

A.—Ya te dije que no convino al Partido. No interrumpas. Te decía que el Congreso, con sus determinaciones, ha puesto al «sistema» capitalista a tambalear de miedo, pues somos los más y los mejores. Los países imperialistas desaparecerán del orbe, porque nuestra doctrina limpia y clara se impone. Así es que, no se te olvide: ¡Siempre con el Jefe!

Y alejóse, contoneándose, con ese aire marcial de los elegidos entre ellos, ante la mirada bobalicona de Candidonovich, que era el nombre del novel.

ANOL

ALIANZA SINDICAL EN BURDEOS

Nos es grato poner en conocimiento de toda la Organización en general U.G.T. y C.N.T. en el Exilio, que en fecha 14 de diciembre de 1961, quedó constituido el Comité de Alianza Sindical, en esta localidad de Burdeos, de ambas centrales sindicales.

Tanto en las reuniones preliminares como en la de su constitución, presidió la mútua compenetración y cooperación de responsabilidad, hacia los fines determinados por las Comisiones nacionales de esta Alianza, a cuyas líneas de conducta se ajustarán nuestras actividades para lograr la liberación de nuestro país.

Esta compenetración de responsabilidad histórica en las fuerzas clásicas del proletariado español en el Exilio, no es más ni menos que la continuidad de la gran lucha que juntos compartimos en el amplio campo de la producción nacional, así como en los frentes de batalla contra toda clase de tiranías que ensangrentaron nuestra Iberia y la sumieron en el dolor, el hambre, la incultura, ahogando toda libertad, justicia de todo lo ético y honrado de España.

Sirvan, pues, estas líneas de saludo a toda la organización U.G.T., C.N.T. y S.T.V., como igualmente a todo el exilio y en particular a nuestros hermanos en el interior de España, que sufren la tiranía franquista.

La Alianza Sindical representa uno de los más firmes baluartes para el logro de la liberación del pueblo español, órgano competente de coordinación y solidaridad y base de preparación social-económica para normar el futuro de España. Obra que debemos activar y realizar en todo el Exilio, a los fines de que ella sea una realidad en su doble y humano objetivo de liberación y justicia social, contra toda clase de dictaduras.

El Comité de Alianza local.

COMMUNIQUES

F. L. DE OULLINS

Esta F. L. convoca a los compañeros de la misma a la asamblea que tendrá lugar el domingo, 2 de febrero, a las nueve y media de la mañana. Se celebrará en el local habitual.

A los efectos de poder discutir debidamente el Orden del Día, es de esperar se podrá contar con la asistencia de todos los compañeros.

El Secretario.

CONFERENCIA EN MONTPELLIER

La F. L. de Montpellier invita a todos los compañeros y simpatizantes españoles a la conferencia que tendrá lugar en su local social el domingo, día 28 de enero, y a las 9,30 de la mañana, con el siguiente tema: *«Influencia del anarquismo sobre los principios del movimiento sindicalista francés»*, a cargo del compañero Donato Pelayo, hablada en español.

Conferenciante y ferviente batallador de las ideas socialistas, de grandes conocimientos adquiridos bajo los auspicios de la U.N.E.S.C.O. en sus viajes a Dinamarca, Israel, Suiza, etc., esperamos que los compañeros saldrán satisfechos por lo cual hacemos extensiva la invitación a todos los españoles de la villa y sus alrededores, para que vengan a oir la voz de este joven compatriota estudiante en la Universidad de esta villa.

Por la Federación Local,
El Secretario.

FESTIVAL EN BURDEOS

El grupo Cultura Popular pondrá en escena el domingo, día 28 del corriente, a las tres y media de la tarde, en la sala SON-TAY, el intenso drama en tres actos, titulado «La fábrica vieja».

Para invitaciones al compañero P. Alonso, 42, rue Lalande.

El Secretario.

ALIANZA SINDICAL EN LIMOGES

El domingo 10 de diciembre y en el Local Social de F.O. quedo constituida la Alianza sindical C.N.T.-U.G.T. en Limoges. Con el fin de no ocupar mucho espacio en este periódico no seremos muy extensos, detallando el Acta de constitución y las intervenciones de los representantes de ambas centrales sindicales. No obstante, hemos de resaltar que en todo lo que se habló no faltó la inquietud y el vivo deseo de luchar de una forma honrada, firme y revolucionaria por la Liberación del pueblo español. Que el objetivo principal de la Alianza es propiciar el clima favorable entre los medios exilados para alcanzar el restablecimiento de las libertades en la península ibérica.

Hermanadas, juntas las dos centrales sindicales, como juntas lucharon en el 1934 en Asturias, Andalucía y en distintas regiones de España frente a la negra reacción capitalista y al peligro que se estaba incubando y que, más tarde, en el histórico 18 de julio del 1936, nos llevó, nos hermanó de nuevo en la acción revolucionaria contra el fascismo internacional, que hizo su ensayo en el suelo español, mordiendo la carne de aquel pueblo que, para vergüenza del mundo libre, aún está sometido al terror fascista. Recientemente han sido los hombres de la C.N.T. los caídos, los apresados y sometidos a torturas inimaginables, acusados de haber organizado la C.N.T. Mañana serán otros militantes de la U.G.T. los que caerán y para evitar, para romper ese hielo, para que el pueblo español no sea el eterno olvidado, abandonado y mártir, la Alianza C.N.T.-U.G.T. de Limoges se propone luchar activamente, honrando, con ello, la limpia trayectoria de las dos centrales sindicales, única esperanza del pueblo español.

La voz de los que gimen en los tetricos calabozos de las cárceles, exigen comprensión y acción conjunta, para que el delito de pensar no sea castigado con la pena de muerte en el siglo XX.

Por la Alianza C.N.T.-U.G.T.:
El Secretario, M. Fernández, por la C.N.T.
El Presidente, Marcos, por la U.G.T.

F. L. DE BURDEOS

La F. L. de Burdeos convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que se celebrará el domingo día 28 del corriente a las nueve y media de la mañana en la Bolsa Vieja del Trabajo, 42, rue de Lalande.

Por la importancia de los asuntos a tratar esperamos la puntual asistencia de todos los compañeros.

S.I.A. DE TOULOUSE

S.I.A. Local convoca a todos sus afiliados a la asamblea general para el día 4 de febrero a las diez de la mañana, en el local de la Bolsa del Trabajo.

Dada la importancia de los asuntos a tratar, rogamos no dejéis de asistir.

EL SECRETARIADO

CICLO DE CONFRENCIAS EN TOULOUSE

La Federación Local de la C.N.T. de España en el Exilio ha organizado un curso de conferencias, la primera de las cuales se celebrará el próximo domingo 4 de febrero, a las diez de la mañana.

Ella correrá a cargo del compañero José Peirats el cual desarrollará el tema:

«LA C.N.T. ANTE LA REVOLUCION RUSA»

Esta primera conferencia se celebrará en la Sala de la Mutualité, 3, rue de Metz.

A ella seguirán otras, a cargo de destacados militantes del movimiento confederal y libertario.

Estamos seguros de que los compañeros acudirán numerosos a estos actos dirigidos a mantener, difundir y estimular el amor a la organización y a las ideas, sin el que la propia eficacia de nuestra acción se vería minimizada.

En tiempo oportuno seguiremos anunciando los nombres de los otros conferenciantes, así como los temas que cada uno desarrollará, según el plan previsto.

Por la F. L. de Toulouse,
EL SECRETARIADO.

SERVICE DE LIBRAIRIE

«Orientación anarquista», J. Grave, 1,20 NF.

«Origen del socialismo moderno», Roqué, 0,50 NF.

«Páginas selectas de Multatuli», Alaiz-Rocker, 0,50 NF.

«Perico en las ramblas», F. Pintado, 0,60 NF.

«Preludio inmortal a F. García Lorca», V. Marcos, 1,00 NF.

«Posición revolucionaria», A. Casanova, 0,25 NF.

«Prensa burguesa y prensa proletaria», Puyol, 0,25 NF.

«Problemas del sindicalismo y del anarquismo», Peiró, 0,50 NF.

«Proyección de Iberia en América», V. García, 0,70 NF.

«Reivindicación de la Libertad», Ernestan, 0,50 NF.

«Revoluciones sociales del siglo XX», Rama, 1,80 NF.

«Ronda de la luna», Campio Carpio, 2,00 NF.

«Sentido actual de la cooperativa», Alaiz, 0,25 NF.

«Socialismo autoritario y socialismo libertario», Nettlau, 1,00 NF.

Pedidos al Servicio de Librería, 4, rue Belfort, Toulouse (Haute-Garonne).

AVISO IMPORTANTE

Advertimos a nuestros compañeros que para toda correspondencia en español — textos y comunicados — y envíos de dinero por parte de paqueteros y suscriptores de lengua española, deben dirigirse a:

Correspondencia: «ESPOIR», 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

Pagos: M. Celma — C.C.P. Nº 952-38 — Centre de Chèques de Toulouse.

Le testament d'un précurseur

LA RENOVATION DE L'ECOLE

par Francisco FERRER

(suite)

Comme ils ont su prendre leurs mesures quand s'est présentée la nécessité de favoriser l'instruction, pour que celle-ci ne se convertit pas en danger, de même ils sauront réorganiser l'école, conformément aux données nouvelles de la science, de telle façon que rien ne puise menacer leur suprématie. Ces idées sont difficiles à accepter, mais il faut avoir vu de près comment se passent les choses dans la réalité pour ne pas se laisser prendre à la piperie des mots. Ah ! que n'a-t-on attendu, que n'espère-t-on pas encore de l'instruction ! Tout, chez la plupart des hommes de progrès, et, jusqu'en ces derniers temps, il en est encore qui n'ont pas commencé à comprendre que l'instruction, à elle seule, est source d'illusions décevantes. Mais voici que l'on se rend compte, enfin, de l'inutilité positive de ces connaissances acquises à l'école par les systèmes de l'éducation actuelle. On comprend qu'on a espéré en vain. C'est que l'organisation de l'école, loin de répondre à l'idéal, d'habitude entrevu, fait de l'instruction le plus puissant moyen d'asservissement aux mains de nos dirigeants. Les professionnels ne sont que les instruments, conscients ou inconscients, de leurs volontés, formés d'ailleurs d'après leurs principes. Depuis leur plus tendre enfance, et plus que personne, ils ont souffert la discipline de leur autorité. Bien rares sont ceux qui ont échappé à cette tyrannie, impuissants à lutter contre elle, tant l'organisation scolaire les oprime avec force. Nulle autre alternative que l'obéissance ! Je n'ai pas à faire ici le procès de cette organisation, suffisamment connue pour qu'on puisse la caractériser d'un seul mot : contrainte. L'école assujettit les enfants dans leur corps, leur intelligence et leur cœur, les arrache à tout contact vrai avec la nature, afin de diriger, dans un sens voulu, le développement de leurs facultés et de les modeler à volonté. Voilà l'explication des raisons de la sollicitude gouvernementale à diriger l'instruction du peuple, et de la ruine des espérances des hommes de liberté ! Eduquer équivaut actuellement à dominer, dresser, domestiquer. Je ne crois pas que les systèmes employés aient été combinés avec la connaissance exacte des causes capables de déterminer les résultats désirés. Cela supposerait du génie. Mais les choses se passent exactement comme si cette éducation répondait à une vaste conception d'une unité réellement imposante. Elle n'aurait pu être mieux combinée. Pour la réaliser on s'est inspiré, tout simplement, des principes de discipline et d'autorité qui guidèrent, de tous temps, les organisateurs sociaux. Rien de plus, chez ces derniers, qu'une idée nette et une seule volonté, à savoir : que les enfants doivent s'habituer à obéir, à croire ou à penser selon les dogmes sociaux qui nous régissent. Ceci admis, l'instruction ne pouvait être autre que ce qu'elle est aujourd'hui. Il ne s'agit pas de seconder le développement spontané des facultés de l'enfant, de lui laisser chercher librement la satisfaction de ses besoins physiques, intellectuels et moraux, mais de lui imposer des idées toutes faites, de l'empêcher, pour toujours, de penser autrement qu'il est nécessaire à la conservation des institutions de cette société, d'en faire, en somme, un individu strictement adapté au mécanisme social.

Il n'est pas étrange, dès lors, qu'une éducation semblable n'ait aucune influence sur l'émancipation humaine. Je le répète, cette instruction n'est rien de plus qu'un moyen de domination aux mains des dirigeants, qui jamais n'ont aimé à relever l'individu, mais ont cherché à le réduire en servitude. Il est tout à fait inutile d'espérer rien d'avantageux de l'école d'aujourd'hui. Ce qui s'est produit, jusqu'à ce jour, continuera à se présenter dans l'avenir. Il n'y a aucune raison pour que les gouvernements changent de système : ils sont parvenus à se servir de l'instruction à leur profit, ils continueront à bénéficier encore de toutes les améliorations qui se présenteront. Qu'ils conservent l'esprit de l'école actuelle, la discipline autoritaire qui y règne, et cela suffit pour qu'ils profitent de toutes les innovations. Ils y veilleront avec constance, on peut en être assuré.

Je voudrais fixer l'attention de mes lecteurs sur cette idée que toute la valeur de l'éducation réside dans le respect des valeurs physiques, intellectuelles et morales de l'enfant. Comme dans la science, il n'y a de démonstration possible que par les faits, il n'y a, non plus, de véritable éducation que celle qui est exempte de tout dogmatisme, laissant à l'enfant la direction de son effort et ne se proposant que de seconder ses manifestations. Mais il n'y a rien de plus facile que d'altérer l'éducation ainsi comprise et rien de plus malaisé que de la respecter. L'éducation impose, oblige, violente toujours. Le vrai éducateur est celui qui, en dépit de ses idées personnelles et malgré ses volontés propres, peut défendre l'enfant, et susciter en lui, à un plus haut degré, des énergies spontanées.

Par ces considérations, on peut juger avec quelle facilité on met l'emprise sur l'enfant et combien est aisée la tâche de ceux qui veulent opprimer l'individu. Les meilleures méthodes qui leur sont fournies se transforment, en leurs mains, en autant d'instruments de plus en plus parfaits, de plus en plus puissants de domination. Notre idéal est celui de la science et c'est à elle que nous recourrons pour rechercher les possibilités d'éduquer l'enfant, en favorisant son développement par la satisfaction de ses besoins, au fur et à mesure de leur apparition et de leur développement.

Nous avons la conviction que l'éducation de l'avenir sera toute de spontanéité. Il est clair qu'il ne nous est pas possible de la réaliser encore. Mais l'évolution des méthodes, dans le sens d'une compréhension plus large des phénomènes de la vie, jointe au fait que tout perfectionnement se réalise par la suppression de quelque contrainte, nous indique que nous nous tenons sur le vrai terrain de l'éducation, lorsque nous attendons de la science la libération de l'enfant.

Est-ce là l'idéal de ceux qui détiennent l'actuelle organisation scolaire ? Est-ce lui qu'ils se proposent de réaliser ? Aspirent-ils à supprimer les violences ? Non, bien au contraire, ils emploient les moyens, nouveaux et plus efficaces, au but qu'ils poursuivent dans le présent, à savoir la formation d'êtres acceptant tout le conventionalisme, tous les préjugés, tous les mensonges sur lesquels repose la société.

Nous ne craignons pas de le dire : nous voulons des hommes aptes à évoluer incesamment, capables de détruire et de rénover constamment les milieux sociaux et de se renouveler eux-mêmes, des hommes dont l'indépendance intellectuelle soit la force suprême, qui jamais ne s'assujettissent, mais, toujours, sont disposés à accepter toute amélioration, heureux du triomphe des idées nouvelles, des hommes enfin qui aspirent à vivre des vies multiples en une seule vie. La société présente craint de telles personnalités, aussi ne peut-on espérer qu'elle veuille jamais instaurer une éducation capable de les produire.

Quelle est donc notre mission ? Quel est le moyen dont nous allons faire choix pour contribuer à la rénovation de l'école ?

Nous suivrons avec attention les travaux des savants qui étudient l'enfant. Nous rechercherons avec empressement les moyens d'appliquer leurs expériences à l'éducation que nous voulons répandre dans le sens d'une libération toujours plus complète de l'individu. Mais comment atteindre notre but ? En mettant directement la main à l'œuvre, en favorisant la fondation d'écoles nouvelles où, autant que possible, règne cet esprit de liberté qui dominera, nous le pressentons, toute l'œuvre de l'éducation de l'avenir.

Déjà nous avons démontré, à Barcelone, un fait qui, dès maintenant, peut donner d'excellents résultats : nous pouvons détruire tout ce qui, dans l'école actuelle, répond à l'organisation de la contrainte, les milieux artificiels dans lesquels les enfants sont éloignés de la nature et de la vie, la discipline intellectuelle et morale, dont on se sert pour leur imposer des pensées toutes faites, des croyances qui dépravent et annihilent la volonté. Sans crainte d'erreur, nous pouvons placer l'enfant dans le milieu qui le sollicite, le milieu naturel, où il se trouvera en contact avec tout ce qu'il aime, et dans lequel les impressions vécues remplaceront de fastidieuses leçons verbales. Si nous ne faisons rien de plus, nous aurions déjà préparé, en grande partie, l'émancipation de l'enfant.

Dans des milieux semblables, nous pourrions appliquer librement les données de la science et travailler avec fruit.

Je sais bien que nous ne pourrons réaliser ainsi toutes nos espérances. Fréquemment nous nous verrons forcés, par manque de connaissances, d'user de moyens inefficaces. Mais une certitude nous soutiendra : nous saurons que, sans atteindre complètement l'objet de nos désirs, nous ferons — malgré les imperfections de notre œuvre — plus et mieux que ce que réalise l'école actuelle. Je préfère la spontanéité libre d'un enfant qui ne sait rien, à l'instruction verbale et à la déformation intellectuelle d'un enfant qui a souffert l'éducation présente.

Ce que nous avons tenté à l'ECOLE MODERNE, d'autres l'ont essayé en divers lieux, et tous nous avons vu que l'œuvre est possible. Je pense donc qu'il est nécessaire de s'y vouer immédiatement. Nous ne voulons pas attendre que s'achève l'étude de l'enfant pour entreprendre la rénovation de l'école. Ce serait se condamner à ne jamais rien faire.

Nous mettrons en pratique ce que nous savons, et successivement ce que nous apprendrons. Un plan d'unité d'éducation rationnelle est possible dès maintenant. Dans les écoles, telles que

(Suite en page 3.)

« HAN RYNER, L'HOMME ET L'ŒUVRE »

Samedi, 27 janvier, à 21 heures, dans la salle Sénéchal ancienne Faculté des Lettres, rue de Rémusat à Toulouse et organisée par la Section Locale de « Solidarité Internationale Antifasciste », le camarade André RESPAUT, écrivain et conférencier très connu et estimé, donnera une causerie sur un sujet qui intéresse tous les amis de S. I. A. :

« Han Ryner, l'homme
et l'œuvre. »

Le souvenir d'Han Ryner, qui fut un des fondateurs de S.I.A. en 1937, reste étroitement lié à la vie de notre organisation. C'est pour cela que notre ami Respaut a choisi ce sujet qui, n'en doutons pas, sera très apprécié par tous les camarades qui, nous l'espérons, viendront nombreux.

Pour la Section Locale
de S. I. A. :
Le Secrétariat.

JOUR le JOUR

NICOLAU D'OLWER

LES exigences de l'actualité nous ont forcé à retarder le commentaire que mérite un autre décès qui vient allonger la liste de tous ceux qui sont morts en exil.

Louis Nicolau d'Olwer, par son œuvre d'écrivain, d'helléniste, de penseur, plus que par son action en tant que politicien, ne doit pas être oublié par tous ceux qui mesurent, en sa juste valeur, ce qu'a été l'apport de l'émigration politique espagnole aux différentes cultures européennes et américaines, du Nord et du Sud.

Nicolau dOlwer est mort au Mexique, âgé de soixante-quatorze ans, après avoir été le dernier ambassadeur de la République espagnole dans le pays qui prêta à l'Espagne l'aide la plus désintéressée et qui reste maintenant, avec l'U.R.S.S., le seul pays à n'avoir pas reconnu le gouvernement franquiste, continuant à penser que le régime issu d'un soulèvement militaire ne peut être un régime légitime.

Au Mexique, où il vécut de longues années et où il est mort, Nicolau d'Olwer avait repris toutes ses activités littéraires et enseignantes. Ce professeur de grec, docteur en philosophie et en lettres, avait été politicien « per accidens », et nous disons cela en son honneur.. Sans doute avait-il fondé, avec d'autres politiciens catalans, le parti d'« Acción catalana », le mouvement catalan de la « Lliga regionalista » lui ayant paru trop à la droite. Sans doute fut-il, après l'avènement de la deuxième république, par deux fois ministre. Mais, en réalité, toutes ces activités ne furent que des velléités d'intellectuel « engagé », qui s'était laissé entraîner dans un terrain qui n'était pas vraiment le sien. Et ce qui reste et restera de Louis Nicolau d'Olwer, c'est son œuvre sérieuse d'écrivain et de maître à penser d'une génération de jeunes catalans.

Avant de partir pour le Mexique, il vécut en France les jours sombres de l'occupation allemande. Il fut arrêté par la Gestapo et emprisonné à Fresnes. S'il ne subit pas le sort du malheureux Companys et de notre camarade Peiró, ce fut sans doute à cause des voix, issues de différents secteurs du professorat français, qui s'élevèrent en sa faveur auprès des autorités franquistes, qui renoncèrent à l'emmener. Il avait été membre de l'Association Guillaume Budé et était représentant de l'Institut d'Etudes catalanes au Comité permanent international des sciences historiques.

Il avait été fait gouverneur de la Banque d'Espagne par Negrin. Il était, probablement, avec celui-ci, le seul républicain espagnol qui connut, dans tous ces détails, le marché conclu avec l'Union Soviétique et qui aboutit au transfert des réserves d'or de l'Espagne en terre russe. Aujourd'hui tout cela n'est plus un secret pour Franco, auquel les fils de Negrin livrèrent le reçu de ce dépôt, obéissant aux dernières volonté de leur père, paraît-il. Ce qui expliquera beaucoup de choses dans un proche avenir.

Nicolau d'Olwer est mort au Mexique, où il vivait modestement. Ce qui démontre, malgré tout, que cet intellectuel n'a pas démenti la tradition de tous les intellectuels que la politique attira : la plupart y compromirent leur prestige et ne tirèrent aucun bénéfice matériel de l'aventure. Ceci est dit aussi en son honneur.

La mort de Nicolau d'Olwer, après celles de Alvaro de Albornoz, du Docteur Márquez, de Juan Ramón Jiménez, de Pedro Corominas, de Castrovidò, de Martinez Barrios et de tant d'autres, affaiblit les rangs de cette émigration politique qui est encore l'accusation muette la plus terrible pour le franquisme triomphant. Tous ces hommes, représentant divers secteurs intellectuels, médecins, poètes, écrivains, philosophes, morts en exil, sont les branches puissantes d'un arbre qui fut mutilé par ceux qui, comme Millán Astray et s'abritant derrière son fameux cri : « Mort à l'intelligence ! » méprisent l'art, la science, la pensée libre.

Ces hommes pourtant ont enrichi la culture de nombreux pays, où de jeunes générations, instruites par leur exemple et leur enseignement, ont appris à comprendre et à aimer la liberté pour laquelle tant d'hommes sacrifièrent leur vie, leur position sociale, leur avenir, préférant la mort ou l'exil à une vie sans dignité.

Frédérica MONTSENY

Journal imprimé sur les presses de la
SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION
(Coopérative Ouvrière de Production)
Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : CApitole 89-73
TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO